

Lucidité et ferveur

M. Aguéev, *Roman avec cocaïne*, traduit du russe par Lydia Chweitzer, Paris, Belfond, 1983.

Suzanne Robert

Volume 26, Number 6 (156), December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, S. (1984). Review of [Lucidité et ferveur / M. Aguéev, *Roman avec cocaïne*, traduit du russe par Lydia Chweitzer, Paris, Belfond, 1983.] *Liberté*, 26(6), 120–124.

SUZANNE ROBERT

LUCIDITÉ ET FERVEUR

M. Aguéev, *Roman avec cocaïne*, traduit du russe
 par Iudia Chweitzer, Paris, Belfond, 1983.

«Un jour, au début d'octobre, moi — Vladim Maslennikov (j'allais alors sur mes seize ans) —, partant de bon matin pour le lycée, j'oubliai l'enveloppe contenant l'argent à verser pour le premier trimestre, que ma mère avait posée dans la salle à manger la veille au soir.» Ainsi s'ouvre, avec une extrême simplicité, l'un des plus beaux romans du XX^e siècle.

Au début des années 1930, la revue *Nombres*, magazine littéraire russe publié à Paris, reçoit un colis en provenance de Constantinople; il contient un manuscrit intitulé *Récit avec cocaïne* signé de la main d'un certain M. Aguéev, dont on ignore toujours s'il s'agit là d'un pseudonyme. D'abord présenté par cette revue, le récit paraîtra plus tard sous forme de volume avec le titre modifié de *Roman avec cocaïne*. En 1934, la revue *Rencontre* recevra à son tour une nouvelle de M. Aguéev, *Un peuple teigneux*. Puis, plus rien. Homme d'un seul livre, le mystérieux auteur met fin à sa carrière littéraire, sans avoir jamais donné signe de vie, sans être sorti de l'anonymat.

Dans son journal intime, entièrement rédigé au passé, le narrateur du *Roman avec cocaïne* Vladim Maslennikov, jette une sonde exploratrice dans le creuset des événements qui structurèrent sa vie à Moscou au cours de la Première Guerre mondiale et jusqu'après la Révolution. Ces grands moments

historiques tiennent toutefois peu de place dans le récit; à peine jouent-ils le rôle de contexte, de décor, de prétexte parfois. Vadim décrit d'abord ses années de lycée d'où surgissent des visages ingrats, exaltants, ou anonymes. La «tête» de la classe — c'est ainsi que Vadim désigne les meilleurs élèves — se compose de Stein, d'Egerof et du narrateur. De Stein, ce fils d'un riche fourreur juif, blafard et maigre, intelligent et condescendant, Vadim écrit: «Avec Stein, j'étais lié d'amitié tout en me rendant compte — c'était une inquiétude constante — que si je cessais d'entretenir en moi cette amitié, je le détesterais aussitôt» (p. 36). Venait ensuite Egerof, parfumé, cheveux jaunes et gominés, considérant le monde avec une ferveur tout artificielle; fils d'un exploitant forestier de Kazan, il vit seul à Moscou dans un hôtel particulier et se fait appeler «Yag». Venaient enfin le Juif Eisenberg, l'Arménien Takadjief, tous les autres et surtout, surtout Vassili Bourkevitz, le solitaire et morose Bourkevitz qui, à la faveur d'un fait hautement ridicule, surgira de la masse indifférenciée des élèves et plongera le narrateur dans des sentiments troubles, en apparence contradictoires, dont Vadim parlera dans son journal comme de la coexistence du parfum et de la puanteur: «Ils ne se détruisaient pas, ils se soulignaient l'un l'autre» (p. 80).

C'est à cette époque du lycée que Vadim erre sous le ciel liquide de Moscou en quête des femmes déambulant sur les boulevards sales, bruyants, ou ennuyeux. Il sortait le soir, quand les becs de gaz s'allumaient ça et là, que les magasins étaient fermés et les tramways vides. Fiévreux, rusé, patient, il guettait chez les passantes non pas un sourire obligeant, mais bien plutôt un regard cinglant, terrible, engageant, «un regard comme un contact d'organes sexuels» (p. 88). Et cela survenait tôt ou tard; tôt ou tard, une femme dardait sur Vadim un œil intense, méchant, complice, comme s'ils avaient «ensemble tué un enfant» (p. 88). Alors, alors seulement il abordait la femme, la saluait poliment, engageait la conversation. «Ainsi, dans l'obscurité du boulevard,

nous allions côte à côte, hostiles et sur nos gardes, mais ayant tout de même besoin en quelque sorte l'un de l'autre» (p. 89). Et, cachant qu'il souffrait d'une maladie vénérienne, Vadim emmenait l'inconnue dans un quelconque hôtel pour y passer une petite heure.

A la fin de ces longues nuits, dans l'aube froide et rose, il arrivait souvent qu'il ne trouvât plus qu'une pitoyable «traînée» prête à tout et que, croyant la choisir plus par un curieux sens du devoir que par plaisir, il sentît enfin se manifester en lui l'exaltation de cette sensualité qui l'avait guidé tout au long de son errance nocturne... Mais voici qu'un soir, après avoir bu en compagnie de Yag, Vadim fait la rencontre de Sonia Mintz; la passion sourd en lui pour cette femme mariée, au museau de renard, aux yeux terriblement bleus et bridés à la chinoise. Lors de leurs fréquentes rencontres, Vadim parle peu, se contentant de lui donner des baisers d'une extrême pudeur: «Et c'était justement comme ça, avec cette inhumaine pureté, avec ce joyeux empressement qui cause une si précieuse douleur de tout donner — et le cœur, et l'âme, et la vie — que des martyrs desséchés, effrayants et asexués approchaient autrefois leurs lèvres des icônes» (p. 109). L'amour pour Sonia crée chez le narrateur une dualité de sentiments, celle-là si chère aux auteurs russes, opposant le Bien au Mal, la Compassion au Mépris, l'Esprit à la Chair. D'abord incapable de s'adonner à un «acharnement viril et animal», puis subitement stimulé par la vue du lit conjugal de Sonia et de son mari, Vadim deviendra brutal, grossier, impitoyable envers son amante qui, ainsi outragée, le quittera bientôt au profit de son époux.

«On ne pouvait plus s'allonger sur la planche d'appui gris foncé de la fenêtre, en pierre veinée comme du marbre dont le bord entaillé permettait d'aiguiser les canifs» (p. 147). Ainsi débute le chapitre du journal où le narrateur consigne minutieusement son enlèvement dans la cocaïnomanie. «Il gelait sec et tout craquait» lorsqu'il fut entraîné par quelques

camarades dans une chambre où l'on prépara le précieux sachet qui devait procurer à Vadim les sensations auxquelles, par la suite, il ne put jamais renoncer. Langue sèche, palais dur, pilier d'air froid dans les poumons, irrésistible dégoût, dédoublement maladif, lente répercussion des événements dans la conscience, tremblements de bonheur, terreur et exaltation, va-et-vient de l'âme: tout cela devint progressivement essentiel. Au cours de ses transes, Vadim est harcelé par une unique et obsédante question: comment se fait-il que, sous l'effet de la cocaïne, l'homme éprouve de nobles sentiments humains (cordialité hystérique, bonté anormale, etc.) et que, dès que cesse l'action de la drogue, il soit possédé par les sentiments les plus bas (fureur, cruauté, etc.)? Cette question hante le chapitre des «Pensées» et se résout par l'idée que, tant que nous demeurons de pauvres êtres lâches et préoccupés de notre bien-être dans le quotidien, nous nous contentons de petits actes avides et dépravés; mais dès que sont en nous attisés les sentiments les plus élevés (comme au théâtre par exemple), la noblesse de l'Âme momentanément acquise nous pousse à nous indigner, à nous révolter, à nous livrer à une fureur vengeresse: «Quand nous devenons meilleurs, nous tuons» (p. 212). Ainsi agit la cocaïne sur l'âme de Vadim, la faisant osciller d'une extrême à l'autre.

Enfermé dans la chambre que Yag lui a cédée avant son départ pour Kazan, Vadim sommeille et rêve à sa mère, petite femme soumise et prématurément vieille, qu'il a depuis toujours méprisée, maltraitée, volée. Etant rentré chez lui, il la trouve pendue dans sa chambre. Alors, de nouveau, Vadim Maslennikov sombrera dans son intoxication morbide. Le roman s'achève sur le surgissement inattendu du nom de Bourkevitz.

En vain tenterait-on, pour donner une idée de la beauté de ce roman, d'établir un parallèle entre l'univers d'Aguéev et ceux de Kafka, de Bataille, de Michaux, voire de Dostoïvski, car le *Roman avec cocaïne*, s'il semble parfois emprunter à tous ces

auteurs, jamais n'en constitue un savant mélange ou un pastiche réussi. Au contraire, l'écriture d'Aguéev, écriture lucide, austère, fervente, reste unique et hautement incomparable, à ce point bouleversante qu'on a grand peine à commenter l'état de fébrilité où elle nous conduit, dans lequel elle nous abandonne, en proie au silence de la fascination.